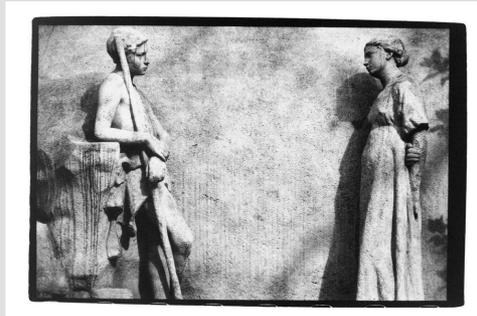


DOSSIER POÉSIE

des Carnets d'Eucharis

N°1



©Photo : Billy Cone (Galerie du Fleuve)



(... les mots possèdent ce prodigieux pouvoir de rapprocher et de confronter ce qui, sans eux, resterait épars dans le temps des horloges et l'espace mesurable...)

Claude Simon, Discours de Stockholm, Fondation Nobel/Les Editions de Minuit, 1986

Fureur et Silence

Par Nathalie Riera

Si Claude Simon accordait un extrême souci au « phénomène du présent de l'écriture » (dans son *Discours de Stockholm*, 1986), n'est-ce pas aussi en ce lieu même de l'instant que s'opère la fabuleuse dynamique des sensations, des émotions, et où des figures inconnues se raniment en autant de *paysages intérieurs* auxquels certains écrivains et poètes se rattachent, mais non comme des repaires contre le monde mais plutôt comme ce que Philippe Jaccottet définit au mieux en cette phrase : « revenir à ces paysages qui sont aussi mon séjour ».

Mais des retours à quels paysages inépuisables ?

Tout d'abord, de tels retours seraient-ils seulement entendus comme des manières de se protéger du monde tout en ayant également souci de protéger ce monde, quand le travail ou le fait d'écrire (je le préfère au mot « tâche ») ne saurait se limiter ni à un détournement du réel ni au seul recours à l'imagination (au sens où l'imagination réduit l'engagement de l'être, ou ne fait que plaider des causes perdues, nous dit Gaston Bachelard).

Revenir alors à des paysages inépuisables, qui ne cessent de se modifier, de n'appartenir à aucun autre temps que celui où l'écriture le convoque, temps *enfoui*, et comme une manière aussi de ne jamais se démettre du chemin, mais plutôt ne jamais cesser de s'en remettre comme preuve de notre engagement d'être vivant.

« Le monde ne peut devenir absolument étranger qu'aux morts (et ce n'est même pas une certitude) » nous dit Jaccottet, lorsque pour Pascal Boulanger : « Vivante, en effet, est la pensée du cœur et plus tranchante qu'aucun glaive » (*Jamais ne dors*, p.66). A cette notion de vivant je ne peux m'empêcher

d'associer cette phrase de Pascal Boulanger à celle du jeune Siward s'adressant à MacBeth : « (...) De mon épée je ferai la preuve du mensonge que tu profères » (Shakespeare).

Si selon O. Milosz le songe a lui aussi sa réalité, le réel c'est aussi ne jamais cesser de naître, et surtout de prendre les preuves de son être dans la volonté que nous mettons à fuir toutes formes de terreurs et de chantages fréquents, ainsi que toutes formes de mensonges et d'aveuglements qui nous empêchent de voir nos ennemis.

« La pensée du cœur » chez Pascal Boulanger n'exclut cependant pas la douce chaleur, elle en est même conservée : force et fragilité des contrastes, comme les fureurs et les silences, à participer pleinement de notre être, tout à la fois en protestation et en assentiment de dire le monde et de le taire. « Au temps tragique, tu ne donnes pas prise à la tragédie », et plus loin « Tu es triste et toujours dans la joie » (p.63). Dans la poétique de Boulanger, il convient de prendre la réalité en charge, car celle-ci n'est pas considérée comme un fardeau mais comme une immanence en extension. Le réel est aussi source d'agréments et d'enthousiasmes. D'ailleurs, les mots chez Pascal Boulanger sont des « carrefours de sens » : lorsqu'on lit, par exemple, son dernier recueil « *Jamais ne dors* », on ne sent pas chez ce poète un quelconque souci de cohérence univoque, et encore moins de transcendance, sa seule pertinence étant que le texte reflète une certaine symétrie et une certaine liberté aussi : « non plus exprimer mais découvrir » disait Claude Simon.

En lisant et relisant Pascal Boulanger, notamment ses recueils de poésie, je suis tentée de rapprocher sa poétique à celle de Pierre-Jean Jouve, lorsque ce dernier écrit : « Le miracle de l'amour est de n'aimer rien... D'être la flamme de n'exister en rien » (dans « Matière Céleste », Œuvre I). A la manière d'un Jouve, les mots de Pascal Boulanger ne s'écrivent pas avec une encre présomptueuse. Fermerait-il ses yeux pour s'ouvrir au monde, ce serait du moins pour faire le vœu que soit réduit *l'avilissement des cœurs*. Pour ce poète, aimer et penser le monde sont identiques.

Ce dossier est consacré à l'œuvre de Pascal Boulanger que je vous invite à découvrir à travers des extraits de ses recueils, essais & anthologies (depuis *Septembre, déjà*, 1991 à *Jamais ne dors*, 2008), puis également des extraits d'articles de presse, notes de lecture et critiques réservés à chacune de ses œuvres, tous ces éléments réunis par exigence et plaisir à donner un aperçu général du travail d'un poète sensible aux états et aux enjeux de la poésie contemporaine... dans une distance qui s'impose pour remettre en cause l'idée même de la poésie.

Pascal Boulanger

Né en 1957, Pascal Boulanger vit et travaille à Montreuil. Parallèlement à son travail d'écriture, il cherche depuis une vingtaine d'années à interroger autrement et à resituer le champ poétique contemporain qui, pour lui, passe par la prose. Marqué par la poésie rimbaldienne et le verset claudélien, il a donné de nombreuses rubriques à des revues telles que *Action Poétique*, *Artpress*, *Le Cahier critique de poésie*, *Europe*, *Formes Poétiques Contemporaines* et *La Polygraphe*. Il a été responsable de la collection *Le Corps Certain* aux Editions Comp'Act. Il participe à des lectures, des débats et des conférences en France et à l'étranger.

Il a publié des poèmes dans les revues : *Action Poétique*, *Le Nouveau Recueil*, *Petite, Poésie*, *Rebouts*...

Septembre, déjà
Europe Poésie, 1991
(Dessins originaux de Luc Perez-Ojeda)

Quatrième de couverture

Le ciel aujourd'hui abolit les frontières
Nous avons longtemps marché
pour atteindre son reflet sur le lac
Et nous posons nos sacs
dans l'or du jour
A chaque robe son chant

Départ

Il me faut partir maintenant
pour atteindre des pays gorgés d'eau et de lumière
des océans noyés d'incendies
Mais quand les églises s'habillent
de blé et de lin
je redoute l'exil et le crachat
J'aimerais ressembler à ces vitraux
qui naissent et périssent dans la pierre
Pareil à ces bois
où s'enracinent les fougères
Tant de départs d'attentes et de doutes dans la prière
je me tais et je tremble
Et sans cesse le vacarme des tyrans
sans cesse un même sang lézardant la parole
(p.35)



Martingale
Flammarion, 1995

« Car si le mal est profond, plus profonde encore est la joie »
Nietzsche

Pascal Boulanger interprète cette phrase de Nietzsche de la manière suivante : *la joie consiste en une approbation de l'existence même si celle-ci est tenue pour tragique. Cette joie est donc paradoxale, comme l'a souligné Clément Rosset, mais pas illusoire. Elle passe, dans Martingale, par le corps assassiné de Pasolini et le cantique de Guillén.*

Texte écrit d'après l'expertise faite sur le cadavre de Pier Paolo Pasolini, dans « Pasolini : chronique judiciaire, persécution, exécution », Seghers, 1979.

Gisait de tout son long. A plat ventre. Un bras sanglant. Ses cheveux poisseux de sang. Son visage noir d'hématomes, de blessures. Ses bras et ses mains également noirs d'hématomes. Rouges de sang. Ses doigts fracturés et coupés. Sa mâchoire (gauche) fracturée. Ses oreilles à demi coupées (celle de gauche pendante, arrachée). Blessures aux épaules, thorax, reins. Une lacération entre le cou et la nuque. Son sternum fracturé. Son foie déchiré. Son cœur éclaté. (P.21)

Un enclos ce monde,

Un hameau (assoupi). Vite, une marge (mais toujours une parole qui blesse). Ou la fraîcheur d'une fille (vite, un baiser). Flocons. Ciel du ciel. *La fin de toutes choses saintes est dans la joie.* (p.27)

Le ministre du simulacre coupe le ruban inaugure
le nouvel édifice de procréation assistée
Nous empêcherons la dégradation génétique de l'es-
pèce
Après l'établissement de son programme atomique
chaque individu pourra se désintégrer sur place
puis se réintégrer au lieu de son choix
Les enfants prothèses entrent déjà par simulations
virtuelles dans les images
Ils vont ailleurs sans aller nulle part
Amis poètes réjouissez-vous dit-il car derrière l'ap-
parence des choses l'insoupçonné se tient tapi
Derrière le monde il y a un autre monde.
(p.71)

Ce chant VI (ci-dessous) est dédié à Clément Rosset, et fut écrit grâce à la lecture de ses livres.

On ne croirait pas la mer si proche car les visages sont pâles Les chemins donnent sur les ruines
Aucun objet ne manque *Il faut dire et penser que ce qui est est car ce qui existe existe et ce qui n'existe pas n'existe pas*
Parménide traduit par Clément Rosset Mais il est difficile de faire face au réel Peut-être
qu'en baissant légèrement les paupières ou de loin ou de biais C'est pour ça qu'on rêve tous de
boire le lait d'avant les mots qu'on cherche le sommeil dans les adjectifs Joyeux celui qui tire la
langue à la dévotion (p.99)

Extraits Presse

Dédié aux deux jeunes enfants de l'auteur, Martingale est, comme l'annonce la phrase de Nietzsche placée en exergue, une affirmation de vie, qui s'élève et se répète de constat d'outrages en constat de blessures.

(...)

C'est l'histoire tragique de l'humanité qui est le sujet de ces peintures (ne peut-on penser, pour certaines pages, au style des Peintures de Segalen ?), brefs poèmes en prose, quelques uns en vers, ordonnés en six chants sobrement désignés par un simple chiffre romain.

A lire ces textes courts, comme écrits d'un seul geste, comme font les calligraphes orientaux, j'ai ressenti que l'écriture n'est ainsi installée dans la rigueur que si elle est conscience d'une difficulté de vivre, dont le pendant est la passion de vivre. Regarder ainsi le négatif, supporter le déchirement absolu, permet de surmonter « la niaiserie et l'imbécillité affective »

(...)

Il faut, partout, que le rythme s'installe comme une inquiétude au milieu des beaux jours de la langue, car cette inquiétude, ce silence dans le récit, témoigne de la sourde présence d'une douleur concrète, d'une énigme intérieure dont le caractère intime se confond avec la souffrance de l'Histoire (...)

Claude Adelen – ACTION POETIQUE 141 – Hiver 95/96

Parti-pris rare, Martingale est un livre marqué par le matérialisme. On n'y décèle aucune recherche de transcendance, aucun éloge d'un ailleurs ou d'un hors-temps plus vrais que notre réalité quotidienne. Les archétypes de la pensée platonicienne s'en trouvent sérieusement mis à mal. Dans cette vision du monde, les choses, les êtres, les événements ne disposent pas d'une autre chance, ne traduisent aucune idée. Ils s'enchaînent et génèrent leurs conséquences, sans condamnation préalable ou pardon ultérieur. Le hasard est le lot commun, ce qui ne signifie pas que la responsabilité soit absente, que la transformation, voire le dépassement soient impossibles.

Gérard Noiret – LA QUINZAINE LITTÉRAIRE – Du 1^{er} au 15 Janvier 1996

Six chants pour dire notre séjour, six points d'orgue très subtils, traversés par une recherche stylistique étonnante, un sens aigu du blanc, de la ponctuation qui va s'absentant. « Obéir c'est aimer pas d'issue au tombeau » (P.74), la parole n'est pas un reliquaire, en elle passe le corps assassiné de Pasolini, « la lumière de Guillén », la présence de Clément Rosset.

Claude-Henry du Bord – Revue Les Jésuites (Études – Mars 1996)



Petite introduction à une poétique du « retrait »

Parler de poésie, ce n'est ni discourir ni s'affairer dans de molles célébrations, mais plutôt donner à ce vocable toute sa fulgurance, en ce sens que le poète ne joue sur aucune autre scène que celle de l'engagement, du parti pris, de la conscience du tragique de l'Histoire. Et à la manière d'un Rimbaud, dont toute sa poésie nous « parle » d'un engagement du poète dans « la bataille d'hommes », au plus fort du paradoxe, cet engagement n'aurait-il pas pour revers fondamental le retrait du poète ? Repli qui n'est certes pas décrochement ou éloignement, mais la garantie d'un recul, ou plus précisément, d'un retrait dans l'amour et le tremblement, au cœur du paysage poétique où retrouver la mesure, pour au mieux déjouer la démesure du monde contemporain, ses polémiques et ses cohues, ses

tristes lamentations et ses emportements. « Délire du monde à traverser et détachement à trouver – voilà la règle » (p.74), nous dit Pascal Boulanger.

Voici le point focal des livres de Pascal Boulanger, on le retrouve notamment dans ses essais et anthologies *Une action poétique de 1950 à aujourd'hui* (1998), *Le corps certain* (2001), *Les horribles travailleurs* (2006), et tout dernièrement dans *Fusées & Paperoles* (2008) : « Résister au dressage social, au ressentiment, aux passions tristes, ne peut s'affirmer que dans le retrait » (p.9). Et la radicalité du retrait chez Pascal Boulanger ne suppose aucunement l'indifférence pour ses contemporains. Au contraire, et comme il le dit si justement, la censure n'étant plus dans l'action d'interdire mais de jeter le voile sur notamment les écrits poétiques, il s'agirait alors de montrer comment textes et poèmes, aussi différents et divergents soient-ils, ont tous pour point commun de résister à « l'industrie de l'oubli ».

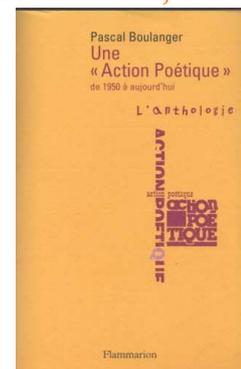
Précisons que chez cet écrivain, l'engagement du poète ne veut pas dire poésie engagée. Chez lui, ce serait plutôt l'engagement du poète dans son lien avec l'énigme, c'est-à-dire avec sa propre énigme. Celle d'écrire pour vivre. Et quant à l'engagement du poète, cela signifie qu'on n'écrit pas pour se plaindre mais pour ne cesser de relancer l'activité de la pensée critique. En un mot, la pensée critique du point de vue de Pascal Boulanger se résumerait à une activité qui permet l'éveil et non la haine, et l'écriture de se définir comme geste ou moyen de transformer la vie. Et si nous concédons à la poésie un rôle de célébration, c'est de haut lyrisme dont il s'agit, Pascal Boulanger citant sur ce sujet Martine Broda (p.116) pour son « magnifique essai » *L'amour du nom*, Ariane Dreyfus et *Une histoire passera ici*, Paul Louis Rossi, pour lequel « Toute poésie est d'essence lyrique », puis, dans l'extrait d'un entretien avec Henri Deluy (p.143) pour la revue Java en 1994 : « l'engagement du poète dans le poème ».

Autre thème majeur qui traverse l'œuvre de Pascal Boulanger, aussi bien dans ses poèmes que dans ses essais : l'habitation. Mais une habitation qui déjoue le lien social et l'enchaînement de ses contraintes. Une habitation faite de séditions, afin de combattre toutes les formes nouvelles de nihilisme.

Extrait de « *Pascal Boulanger et l'engagement du poète dans le dégagement* », Nathalie Riera – à paraître en mars 2009 dans la revue La Pensée de Midi



Une « Action Poétique » de 1950 à aujourd'hui
L'anthologie
Flammarion, 1998



Histoire de la naissance et de l'aventure collective de cette revue de poésie, replacée dans son contexte historique et culturel. Avec une anthologie des principaux textes parus dans la revue, avec présentation des auteurs. L'accent est mis aussi sur l'immense travail de traduction qui caractérise l'«Action poétique».

Quatrième de couverture :

Emanation, à l'origine, d'un groupe fondé à Marseille en 1950, *Action Poétique* est sans conteste l'une des deux ou trois revues incontournables, pour qui cherche à comprendre l'évolution de la poésie contemporaine. La réflexion qui s'y développe depuis près d'un demi-siècle, les œuvres qui sont nées dans sa mouvance directe ou indirecte, la personnalité enfin de ses principaux responsables, regroupés à partir de 1958 autour d'Henri Deluy – Jacques Roubaud, Paul Louis Rossi, Franck Venaille, Lionel Ray, Emmanuel Hocquard, Liliane Giraudon, Olivier Cadiot, pour ne citer qu'eux – on en effet infléchi en profondeur les formes, les pratiques et la conception même de l'écriture poétique, dans notre pays.

Pascal Boulanger propose en ouverture le récit détaillé de cette longue aventure collective, en la replaçant dans son contexte historique et culturel. Cette partie introductive (première synthèse jamais tentée sur le sujet) représente un apport important à l'histoire littéraire récente, éclairant au passage nombre d'enjeux ignorés ou mal perçus de la création contemporaine.

Mais ce livre se présente avant tout comme une anthologie du vaste champ poétique couvert par la revue, durant sa longue existence. On y trouvera en effet les textes les plus significatifs publiés par *Action Poétique*, de son n°1 (1958) à son n°150 (1998). Ce parcours anthologique met nécessairement l'accent sur le cercle de ses animateurs, tout en accordant une large place aux nombreux poètes accueillis par la revue, au fil des années, dans la diversité des styles et des générations. Il illustre également l'étonnant travail de traduction et de relecture du passé poétique qui constitue l'un de ses apports majeurs – des sonnets baroques aux *renga* japonais, du grand chant des troubadours à celui des chamans indiens, des objectivistes américains aux futuristes russes...

Plus de 150 auteurs – français et étrangers – sont ainsi regroupés dans ce volume, dessinant la carte mentale d'un nouveau continent poétique...

Extraits

Quand les peuples sont en prise sur l'actualité historique la plus poignante, lorsqu'ils sont affectés par les événements, la poésie engagée est souvent la règle. Ce fut le cas des pays colonisés ou victimes des séquelles de la colonisation, où se ramifiaient des écritures partisans brandissant des stigmates de l'exploitation, et à l'égard desquelles *Action Poétique* portera toute son attention, par un effort constant de présentation et de traduction.

(p.11)

Extraits Entretien/Presse

Pascal Boulanger répond à Muriel Steinmetz, du journal L'Humanité - article paru le 12 décembre 1998 in « Cultures » :

Muriel Steinmetz : - Quelle a été votre méthode ?

Pascal Boulanger : - J'ai cherché une logique. Il n'y a pas de manifeste ou de théorie d'ensemble, si l'on compare avec "Tel quel". "Action poétique" est une revue de combat, pas d'avant-garde autoproclamée. La prise de position n'a pas empêché les parcours individuels. J'ai donc eu accès à tous les numéros de la revue", sans compter ses archives, qui sont chez Henri Deluy. J'ai interrogé conjointement des acteurs directs ou indirects de l'aventure ; le comité de rédaction et ceux qui, tout en participant au sommaire, se sont opposés. Mon parti pris a été le suivant : plutôt que d'écrire une histoire qui n'est pas terminée, j'ai voulu donner à lire les textes, en mettant en perspective, dans les premières pages, les débats et conflits. En 1948-1950, quand la revue se crée, on est à Marseille, avec son foisonnement de langues et de cultures. A l'époque, il y avait une revue de prestige, les "Cahiers du Sud", dans laquelle les futurs poètes d'"Action poétique" publièrent. Dans ce combat d'avant-garde, deux éléments d'importance sont à retenir : la poésie issue de la Résistance et le surréalisme, encore vivace. Les "Cahiers du Sud" étaient plutôt du côté du désengagement. Ceux qui fondent "Action Poétique", Malrieu et Neveu, sont à la fois liés au surréalisme et sont des militant communistes. Malrieu dit : "Action poétique" s'est créée violemment". Contre les "Cahiers du Sud" en somme. Il faut aussi noter que Malrieu, Nicole Cartier-Bresson, Agostini, Louis Pons, tous sont, pour la plupart, issus d'un milieu populaire et enfants d'émigrés. Moi-même, je viens d'un milieu ouvrier, autodidacte. J'ai été ému par ce parcours. Malrieu et Deluy sont instituteurs, ils n'appartiennent pas du tout à l'université, ce qui est rare dans la production éditoriale.

Au comité de rédaction, on retrouve encore pas mal de noms d'il y a cinquante ans...

En couvrant le demi-siècle d'existence de la revue Action poétique, Pascal Boulanger nous invite à un véritable panorama de la poésie. Ce n'est pas une revue, mais un pavé. Pascal Boulanger s'est attaché à retracer l'histoire de la revue Action Poétique. Deux voies au moins s'offraient à lui : soit suivre les faits et donner à lire les multiples anecdotes qui constituent toujours ce genre d'aventure, soit resituer le travail d'AP à travers l'histoire idéologique, politique et poétique de la seconde moitié du siècle. Ayant opté pour la deuxième solution, ce n'est plus un chemin que nous propose Pascal Boulanger, mais un champ immense, où les sentiers se croisent, s'éloignent, se marient et se séparent.

Thierry Guichard – Le Matricule des Anges, n°024 (Septembre-Octobre 1998)



Le Bel aujourd'hui
Tarabuste Editeur, 1999

Dédié à Marcelin Pleynet

Il faut porter ce corps
Peau lacérée page écrite
Dans le péché et l'absence et la musique qui sauve tout
Par exemple :
: elle traverse des qualités de matière
: elle est habile en tous jeux
: elle se déshabille lentement
: elle laisse bâiller le linge sur sa peau
: j'ai tout mon temps
: *je l'invente*
(p.17)

ça : une seule vie un seul temps

libre, océanique

l'expérience du mouvement l'expérience de l'usure
le spectacle la mort en spectacle
les histoires fausses prises pour des histoires vraies
la limite des deux mondes
le soleil lorsqu'il amorce son déclin
les bruits les fleurs
les fleurs choses éclatantes
les cailloux qu'on pose dans le massif la prose
le déplacement des détails
le naufrage du temps sur les toits
l'oreiller du temps

dans l'écart le faire-part

l'écriture des rêves
les faux trésors d'images
les images vides
le sommeil de la raison
le présent le concret l'envolée des moineaux
le vol des papillons près du point d'eau
l'enchevêtrement d'empreintes autour des poignets
les façades arrondies par le vent
les forêts les chemins sans chemin
l'existence libre sur les chemins
les feux qu'on voit sur la mer
les mers tourmentées
l'enchaînement l'écroulement sur soi
le hasard pour guide le lieu aveugle
le poème qui crée un vide

*l'ordre du monde si beau comme un tas
d'ordures répandues au hasard*

(p.31)

J'ai des manières pleines de naturel

& une douce gaieté

surtout pas de gravité

haïr

troublerait ma volupté tranquille

(p.36)



Tacite
Flammarion, 2001



*« On peut fonder des empires glorieux sur le crime, et de nobles religions sur l'imposture.
La croyance au progrès est une doctrine de paresseux. »*
Baudelaire

Quatrième de couverture :

(l'instant)

Où en sommes-nous dans l'amnésie et dans l'oubli ? Dans l'oubli du temps, dans l'oubli de l'être ? Dans la fraternité et la terreur toujours complices ?

Que pouvons-nous dire de la culture de mort, des commémorations sous surveillance ? Et que se cache-t-il derrière les superstitions, les ruminations, les inhibitions, les désolations, les occultations, les convulsions ; derrière les représentations lisses et festives du monde, sinon une incapacité à penser et à surmonter le nihilisme ?

Sombre histoire, histoire des arrières mondes. Seul le décor se modifie. Mais la vision peut figurer l'instant du monde. Et puis, le cœur bat toujours. Le cœur traverse les deux côtés du ciel.

P.B.

L'aménagement de la terre :

dorénavant le mur est dans toutes les têtes.
(p.9)

Les rivières
jusqu'au trait noir des forêts
où ils se terrent

Sur tout le dessin
des corps se mêlent en désordre aux bordures des champs

Les dents s'usent à mâcher des peaux.

Une paroi surchargée de gravures qui se recouvrent, des signes gravés sur les écailles de tortues et les os de buffles.
(p.20)

Le froid vif, les épreuves, les retournements soudains, l'affrontement présent. *Et que rien n'arrête mon cri.* Le cri qu'on cherche à réduire au silence. Quelqu'un parle en pleurant. La tête exposée au soleil. Une idole fracassée, mais aucune réponse jamais n'est donnée.

Comment trouver le temps de penser à un dieu alors que je ne pense même pas à essuyer les larmes qui coulent sur mon visage.

La terre d'ombre brûlée
La poupée humaine
L'urne
(p.29)

Ceux qui se trouvaient dans les hameaux sont partis droit sur Chalco, ils ont été tout droit jusqu'au carrefour, là-bas. Et là, les gens du peuple se sont dispersés. Ils sont tous partis sur Totolapa. Mais vers Colhuacan et vers Tenaynca aux collines inclinées, là-bas, personne n'est parti. Tous marchaient à pied, courbés vers le sol. Tous ceux des jardins flottants, tous ceux qui vivaient sur des branchages. Des tambours battaient au loin, en contrebas, dans une clairière de pins, et eux, ils se cachaient derrière un agave, derrière un nopal, derrière un morceau de terre. Ils

mangeaient jusqu'à l'écorce des arbres, mâchaient des plaques de torchis, des lézards, des rats, de la vermine même.

Les pieds nus ou chaussés de sandales.
(p.43)

Quand leurs révoltes deviennent des conformismes
et qu'ils choisissent parmi les chaînes
pour un lopin d'herbes mortes...

Il leur faut pour survivre tous les troupeaux de moutons disponibles des Balkans, le riz, le blé d'Égypte, le bois de la mer Noire, les bœufs les chameaux les chevaux d'Asie Mineure.

Il n'y a pas de paysages pour celui qui travaille la terre
Il n'y a pas de paysages pour celui qui travaille le texte
Il y a le long des drailles sur les pierres d'alpage
Les noms de plusieurs générations de bergers.
(p.59)

l'oreille
qu'il prêtait
au monde
peignait les mêmes paysages
des arbres
noirs sur l'herbe coupante
(p.78)

(l'encre des guerriers)

Ils ne partent jamais au combat sans papier ni pinceaux.

Calligraphie, musique classique, mathématiques, médecine, astronomie, tir à l'arc, lance, sabre, combat à mains nues, artillerie, armes à feu, art des fortifications, équitation, nage et armure, cérémonie du thé, versification improvisée, chasse, poésie.
(p.105)

Extraits Presse

Ce livre représente sans doute un premier aboutissement dans l'oeuvre du poète : il illustre un travail formel singulier, marqué par ce que l'auteur nomme « l'impureté » ; on y arpente les territoires privilégiés de son imaginaire ; enfin, il s'y manifeste de la manière la plus convaincante la conception que le poète se fait de sa propre tâche.

(...)

La poésie de Tacite s'inscrit donc d'une double manière dans le territoire mouvant des frontières : d'un point de vue formel, elle se porte d'un extrême à l'autre, de l'énoncé prosaïque au vers mesuré, à travers toutes sortes de formes intermédiaires ; d'un point de vue sémantique, elle brouille les distinctions des temps et des espaces, au profit d'une dimension de l'imaginaire qui recompose un monde. En cela, cette poésie nie les démarcations que posait le premier poème du livre : « L'aménagement de la terreur/dorénavant le mur est dans toutes les têtes. » Et du cauchemar de l'Histoire il s'éveille un sujet, un poète qui, acceptant toutes les déchirures, parvient pourtant à y affirmer sa parole.

Jean-François Puff – TENSION AUX FRONTIERES : UNE ETUDE FORMELLE DE TACITE DE PASCAL BOULANGER (Formes poétiques contemporaines, numéro 4, 2006)

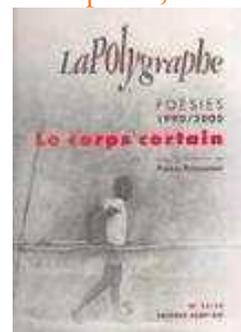
Pascal Boulanger mène de front une activité d'écriture et de réflexion poétiques mais il le fait d'une façon fort singulière : on ne peut pas dire que son écriture consonne avec les écritures à la mode ni que ses essais soient dans le ton dominant (...)

Tacite est un des livres rares qui inventent des mouvements inédits du poème dans le langage : la relation y est une vérité pratique et elle concerne le sujet du langage (individuel ou collectif, peu importe...) parce que nous sommes peut-être « Prisonniers, au milieu de la plus libre, / la plus ouverte des routes ». Le poème de Pascal Boulanger, réenonçant des poésies ou cherchant la poésie, est bien cette ouverture, cette écoute, au cœur du langage, donc de l'histoire : liberté de l'écrire donc de la faire. Avec ce paradoxe plus que tenu, vif dès le titre : que ce qui est tu appartient au langage, à l'histoire, plus ou du moins autant que le reste, car l'écrit, le poème, serait cet « envol tacite d'abstraction » (Mallarmé), pensée et beauté en acte.

Serge Martin – REVUE EUROPE (juin-juillet 2001)



Le corps certain
La Polygraphe n° 17/19 (Poésies 1990/2000), Ed. Comp'Act, 2001



« Il paraît que les érudits arabes, en parlant du texte, emploient cette expression admirable : *le corps certain* »
Roland Barthes

Le nihilisme incomplet, ses formes : nous y vivons en plein.

C'est par cette phrase de Nietzsche qu'il faudrait commencer le récit d'une histoire sans début ni fin, mais qui annonce, une fois révélée, la possibilité que le monde devienne tel que toute liberté y soit possible.

(p.13)

Vers noués, âpres, denses ou légers. Poème dessiné, sculpté, musical, direct ou décalé. Vers et proses. Rythmes. Il n'y a pas d'œuvre authentique qui ne soit un acte de rupture avec le contexte d'une époque.

(p.16)

Quand le rideau se lève, l'avenir est déjà présent depuis l'éternité, le mal est irrémédiable mais comme dans la dimension mythique, la tragédie qui s'écrit doit exclure la métaphysique car le vrai regard jeté au fond de l'essence des choses détourne des catégories du bien et du mal.

(p.21)

Bruit imposé, communication forcée, bavardage incessant : ils feront tout pour vous empêcher de lire et d'écrire.

(p.23)

Conviction profonde et vérifiée : le crime est au centre de l'agitation humaine. D'où la guerre acharnée, souterraine, entre le monde du calcul et du travail et la « vie immédiate » (la gratuité, l'instant, la poétique).

(...)

Comment les hommes ont-ils pu fabriquer tant de mondes faux pour se brimer ?

(p.27)

Traverser ce cauchemar qu'est l'Histoire sans s'y arrêter, sans complaisance ni fascination, sachant que l'abolition de la violence est une vue de l'esprit. Stephen dans *Ulysse : L'histoire est un cauchemar dont j'essaie de m'éveiller.*

(p.32)



« **Le monde s'occupe trop des morts** »

*la parole parlante
Sauvagement présente
la beauté seule
les livres par milliers*

*C'est beaucoup de choses
l'émotion l'émeute
le mauve accentué autour du tilleul*

*Ne rien dire
dire oui*

Autre manière de contrecarrer l'opinion ambiante : vie – épiphanie – et devenir. Parce qu'il nous faut vivre à cet endroit même du presque invivable et du presque irrespirable, l'activité de la pensée critique ne peut en aucune façon exclure une forme de foi en la beauté, en ce que Pascal Boulanger nomme, par ailleurs, ces « Merveilles endormies », qui nous éveillent et sont notre éveil, nous donnant à vivre une sorte de gloire intérieure, ou de ce qu'il écrira plus loin « le flux interne », ainsi ces insignes « Battements lumière du cœur » contre toutes les sombres langueurs, et contre toutes les asthénies ambiantes et leurs morbidités.

Il est toujours faux et présomptueux de penser que le poète tire réjouissance à quitter le monde, quand il est plus juste et plus honnête de dire que le poète se laisse quitter par le monde. Chez lui, toujours plus de départs que de fuites. Vers ces lointains tout proches. Vers ces proximités vibrantes. Des départs « pensés », des départs pour que « tout cesse de peser ». Mais des départs aussi pour répondre au souci de l'éveil, « la clarté imprévisible et brutale de l'éveil ».

Le saut dans lequel on survole l'univers brise les frontières on monte jusqu'au plus haut des clôtures on descend vers les lacs blancs au creux des vallées tout s'élève et s'abaisse on sait où aller en quête d'un nouvel amour notre amour sonne à chaque instant dans la soudaineté du tranchant

Tranchant de la révolte, mais pas du ressentiment, c'est aussi avec cette même « soudaineté » que le poète dit « *Adieu dieux de la mort terre aride où rien ne pousse on laisse tout désespoir à l'agitation des hommes...* ». De fait, peut-on dire que ces départs ressemblent à ces voyages que le poète refait « dans l'instant et rien d'autre ».

De la même manière, Pascal Boulanger ne regarde t-il pas devant lui, au loin, tout en étant le plus attentif possible à son environnement présent, à ce qui est près et qui se fait entendre par la terreur, ainsi ce :

11 septembre 2001

CE QUE DESIGNE CE TERME DE NIHILISME EST UN MOUVEMENT HISTORIAL QUI REMONTE A FORT LONGTEMPS AVANT NOUS ET QUI VA PAR-DELA NOUS-MEME S'ETENDRE DANS LES LOINTAINS DE L'AVENIR.

Mais en même temps si le vœu est pour le nihiliste de s'enfoncer « dans un pur néant », le poète lui veut atteindre les roses :

*« C'est plein de bouquets quand il s'éloigne
Là-bas sur la route
De tous côtés vers les sources
Les éclats de lumière
Quand il atteint les roses
Les roses qui gravitent pénètrent la pensée »*

Il y a de l'amour dans le cœur de cette pensée. Dans le cœur où parfois il faut se laisser mourir, se laisser troubler, où parfois s'enténébrer, et puis souffler. Et puis aussi ce vertige qui ne prend pas seulement le cœur, mais le corps dans son entier. Et le poète qui vous dit, presque le dirait-il au creux de votre oreille : « crois à ce que tu voudras mais on sort toujours indemne dans le velours de l'écriture ».

Pour Pascal Boulanger, les routes ne sont jamais les mêmes, parce que lui-même change souvent de lieux, parce que lui-même « ne cède pas au désir de mourir ». Toujours ces grands départs, afin de mieux supporter « les deux visages du destin », sans irritation ni indignation contre personne.

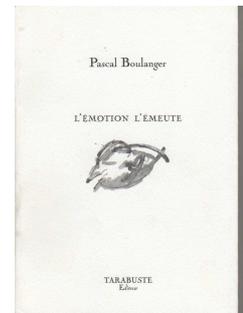
Extrait de « *Pascal Boulanger et l'engagement du poète dans le dégage*ment », Nathalie Riera – à paraître en mars 2009 dans la revue *La Pensée de Midi*



L'émotion L'émeute
Tarabuste Editeur, 2002



(Dessins de Djamel Meskache)



*« Je remplace la mélancolie par le courage, le doute par la certitude,
le désespoir par l'espoir, la méchanceté par le bien. »*
Isidore Ducasse

J'appelle poésie cette intrigue de l'infini
où je me fais auteur de ce que je vois, de ce que j'entends.
Musique et pensée.
Poignées d'images dans la brume.
Vallées qui serpentent.
Pourquoi faudrait-il que la mort soit la religion absolue ?
L'œil habillé d'une paupière n'est pas dans la tombe.
D'ailleurs, placé en ce lieu de parole qui fait parole,
Rien ne meurt qui a commencé.

I- FLECHIR SOUS L'EXCES N'EST PAS...

(extrait)

Art du souffle

le présent seul

Un bleu très pur se noie dans un bouquet de nuages
tout un vide accumulé de bleu

Les mouettes sont immobiles
c'est une absence de monde

je l'embrasse
je l'embrasse encore
je l'embrasse pour la première fois

Le monde s'occupe trop des morts
à chaque instant
il me semble que je m'échappe
(p.19)

II- S'EFFONDRE DANS LA PENURIE

(extrait)

TOUTE COMMUNAUTE QUI SE PRESENTE
INITIALEMENT COMME LIBERATRICE APPARAÎT
TRES VITE, UNE FOIS SON PROGRAMME NIHILISTE
ACCOMPLI, COMME UNE INSTANCE D'ORDRE MORAL
ET REPRESSIF.

(p.67)

*Seul compte le flux interne les trésors passagers qui nous traversent nous hantent le nom visible des
rues et des places les frontières à maintenir entre nous flottement du temps fuite déferlement et
encore éventuellement glissement détournement d'images bientôt la nuit va tomber on se laisse aller
on s'éclipse ou déserte déjà tout résonne autrement absence paupières grandes ouvertes dans
l'absence au milieu des routes nouvelles*

(p.72)

Extraits Presse

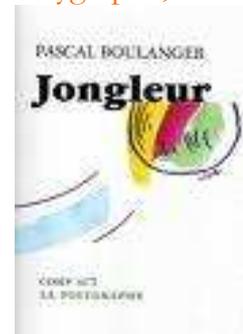
Il y a une rage dans le projet poétique de Pascal Boulanger (ses textes critiques, articles ou notes de journal, en sont aussi le reflet), le refus de céder à une

littérature de la mort, de suivre sa voie nihiliste, pur décalque de l'aliénation générale, de la transformation du monde en simple marchandise, ou de l'exposition complaisante de ses représentations. Le poème de Boulanger est par là aussi une machine critique. Refusant d'être envahi par la passion régressive du cliché, il fait face à l'épuisement du monde en ré-enchantant sans nostalgie la possibilité d'y habiter. Refigurer l'infigurable, ou ce qui, sous les yeux, se défigure, est, semble-t-il, la tâche du poème, comme, plus généralement, celle de toute pensée critique : "jamais seul toujours seul dans le noir", telle est l'oxymore qui divise et unifie l'écrivain à son semblable.

Emmanuel Laugier – LE MATRICULE DES ANGES N°044 (Mai-Juillet 2003)



Jongleur
Editions Comp'Act, La Polygraphe, 2005



*« Bonne chance, criais-je, et je voyais une mer
de flammes et de fumée au ciel ; et, à gauche,
à droite, toutes les richesses flambant comme
un milliard de tonnerres. »*
Rimbaud

(Extrait) JONGLEUR

Cherchant l'olivier des orages, il avale un sabre dans le cercle de sciure, jongle avec l'ombre d'un dieu, trébuche sur le tissu trop large. (p.19)

Le monde laisse jouer le désordre. Il n'y a jamais qu'une religion, celle de l'art. Toutes les volutes s'y accordent. (p.29)

Toute sorte d'étranges promesses se tiennent sous la lampe, dans les livres sculptés de neige et de rochers. (p.37)

(Extrait) LA NUIT

Avant que son cœur cesse de battre, il envoie son siècle et ceux qui l'occupent en enfer et vous, il vous garde en lui.

Qu'avez-vous touché en lui qui saigne ?

Infigurable.

(p.82)

(Extrait) SUR L'ABIME DU PARTERRE

Quelque chose commence, elle embrasse profond
(embrasse-moi encore plus profond, joli trèfle, romance). (p.105)

L'araignée cartésienne tissait des pièges de mort,
ne laissant à l'abri que le rêve et les jardins de mémoire. (p.125)

La barque était fixée à la rive et il n'y avait plus que la haine humaine, avec ses colloques d'amour,
sous le regard du néant. (p.130)

C'était le nouvel Evangile : les enfants voulaient choisir eux-mêmes leur père et l'ignorance se
répandait sur le monde entier.

On tuait plus vite et en plus grande quantité car la foule s'excitait de se sentir une foule.
Le seul droit était la force, la conscience n'existait plus.

En me concentrant sur l'immédiat je cherchai un endroit où m'endormir.

Une gamelle en fer bosselée gisait parmi les ruines.

A ses bords, on avait gravé un canot dansant sur la mer houleuse avec une inscription : Don't
forget the forlon man !

N'oubliez pas l'homme abandonné avec sa gamelle d'espérance !

(p.131)

J'étais dans un monde où la mort se reproduisait plus vite que la vie. (p.132)

Extraits Presse

A propos de ce livre je n'entends dire qu'une chose : « trop rimbaldien, trop d'Illuminations ». C'est un peu embêtant, d'autant que lui-même reconnaît volontiers sa dette (il a beaucoup travaillé sur Rimbaud). Mais en lisant de plus près on pourrait tout aussi bien reconnaître dans Jongleur, l'influence de Marcelin Pleynet, celui des Trois Livres (Provisoires amants des nègres entre autre), et aussi une façon d'avoir recours au légendaire, au narratif, à l'étrangeté du récit

déplacé dans le temps et l'espace, très présente dans la prose de poésie contemporaine.

La chronique de Claude Adelen – ACTION POÉTIQUE N°182 (Décembre 2005)



Les horribles travailleurs
in « Suspendu au récit... la question du nihilisme »
Editions Comp'Act et les auteurs, 2006



-I-

Comment lire Rimbaud, comment lire Rimbaud et Pleyne aujourd'hui, dans l'actualité d'aujourd'hui, et en quoi ces deux présences poétiques s'imposent dans notre propre présent ? J'ai découvert l'œuvre poétique de Rimbaud, et plus précisément *Une saison en enfer* et les *Illuminations* au moment même où je lisais les trois premiers livres de Marcelin Pleyne : *Provisoires amants de nègres*, *Paysages en deux* suivi de *Les lignes de prose* et *Comme*. Nous sommes alors dans les années 1977-1978. J'ai vingt ans. J'ai vingt ans et je sais déjà ce qu'il en est de la servitude ambiante, de ses aménagements et de la résistance qu'il s'agit de lui opposer. Moi aussi, je n'ai pas d'autres diplômes que ceux que je me donne en tenant compte de mes expériences quotidiennes dans les divers quartiers de Paris. Je n'ai encore rien écrit, je me contente de puiser dans la Bibliothèque. J'opère des choix, je m'attache à quelques singularités, j'intègre et je rejette, je découvre l'importance de la revue et de la collection *Tel Quel*, je suis sensible aux écrivains qui refusent les dérives platoniciennes et je saisis très vite que là où la poésie est dérisoire la société est une société des « amis du crime » : les hommes y vivent et y meurent ensemble en enfer.

Pleyne ne s'est jamais identifié au milieu d'où il était censé venir ni à la misère qu'il traversa en faisant ses premiers pas. A plusieurs reprises, dans ses études critiques et dans son journal, il a montré comment une œuvre, et singulièrement celle d'Arthur Rimbaud, pouvait engager l'existence de celui qui la découvre et la lit. 1949. *J'avais à peine seize ans lorsque je me suis trouvé seul à Paris. Je ne connais pas d'autre éducation. Découvrir en même temps Lautréamont, Rimbaud, la porte Saint-Denis, et le quartier des halles (...) Seize ans, la rue et la bibliothèque, le musée, les muses m'ont fait ce que je suis. Et je ne ressens rien différemment aujourd'hui où l'horizon est infiniment plus large*(1). Et encore ceci : *Première forme de résistance, je m'étais pendant plus d'un an, employé à lire chaque soir, et à apprendre par cœur, un poème de Rimbaud. Engagé dans quelques misérables tractations familiales ou sociales, je me récitais par exemple le début des « Poètes de sept ans »*(2).

Rimbaud n'était pas assimilable, Pleyne ne le sera pas plus. Dans ces œuvres croisées, pas de Mère-Patrie, pas de Mère-Parti, pas de *patrouillotisme*, celui qui s'empara notamment des citoyens de Charleville Mézières en 1870. Rimbaud, en 1872, a déjà traversé le Parnasse. Un siècle plus tard, Pleyne travers le naturalisme, le réalisme et les provincialismes de la littérature de notre époque.

(...)

J'ai enfin lu Rimbaud et Pleynet en tenant compte de cette remarque : *La connexion de foyers d'écrits et de biographie constitue la base réelle de toute cette affaire poétique*. Cette phrase de Pleynet, je l'ai associée à celle de Guy Debord : *Pour savoir écrire il faut avoir lu et pour savoir lire il faut savoir vivre*. C'est l'absence d'appétit, et d'appétit pour les mots, qui est proprement l'enfer. Dans ses études sur Rimbaud, et notamment dans celle publiée dans le numéro 86 de la revue *L'Infini* (3), Pleynet s'évertue à ne jamais réduire les lectures et la pensée de Rimbaud. Le poète des *Illuminations* a dépassé l'étroit cercle de la poésie parnassienne pour atteindre une langue polymorphe, traversée de tensions entre le grec, le latin, l'anglais, entre langue littéraire et langage technique, entre archaïsme et néologisme. Si bien qu'il n'y a pas, comme l'a souligné aussi Michel Murat, de caractère incontrôlé dans la composition poétique rimbaldienne.

-II-

(...)

On n'est pas poète en enfer dit Rimbaud, *l'enfer, c'est le non accès à la poésie* ajoutera Philippe Sollers. Et la mise en scène du négatif, durant une saison, n'est pas elle-même une adhésion au négatif puisqu'elle parvient, d'un texte à l'autre, à le traverser et à le surmonter. Il s'agit bien pour Rimbaud et d'une autre façon pour Pleynet, de se dégager des affaires de famille, de l'aménagement de la terreur sous la IIIe République, puis du fascisme, du stalinisme, de se dégager de ce monde rongé par le négatif et le nihilisme, mais aussi des modes prosodiques, du commerce des sentiments, de l'enchaînement des « passions tristes », bref, d'une vie cernée de mort. L'adieu de Rimbaud à ses propres contemporains est un adieu au ressentiment et à la misère subjective. Rien ne nous empêche, en effet, d'aller voir ailleurs, après s'être détourné de toutes illusions, et y compris de la communauté littéraire et poétique faisant illusion. Tous les possibles alors s'inventent dans cette science des couleurs et des sons, un nouveau défilé de féeries, hier comme aujourd'hui.

(pp.157-170)

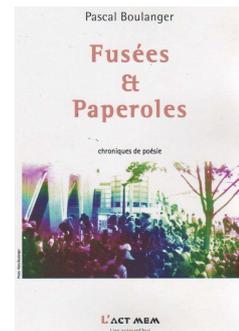
NOTES

1. Marcelin Pleynet, *Situation*, L'Infini n°72, hiver 2000.
2. Marcelin Pleynet, *Situation*, L'Infini n°84, automne 2003.
3. Marcelin Pleynet, *Rimbaud, les chemins de la liberté*, L'Infini n°86, printemps 2004.

Cet extrait est issu de la conférence de Pascal Boulanger, qui a été prononcée le 17 mai 2004 à la Sorbonne, suite à une invitation de Pierre Brunel.



Fusées&Paperoles
Chroniques de poésie
Ed. Act Mem, 2008



Quatrième de couverture :

La poésie a connu au XXe siècle une mini catastrophe, mini mais aux effets dévastateurs : la puissance de sa langue et de sa pensée a émigré vers la grande prose romanesque, celle de Proust, de Joyce, de Céline... Est-ce à dire que les poètes ont tous déserté ? Mais Artaud, Pound, Ponge, quels noms leur donner ? Et s'il ne nous est plus loisible de nous déplacer dans de vastes continents poétiques, est-ce à dire que de la déflagration qui les a ravagés, et dont s'est constituée la modernité littéraire, n'ont pas subsisté, et ne subsistent pas toujours, de très étincelantes parcelles, d'autant plus lumineuses, d'autant plus douées d'une force radioactive, qu'elles sont isolées, errantes, inaptés désormais à s'agréger entre elles, à composer une totalité. C'est à ces astéroïdes nomades, les uns doués de la vitesse des « fusées » (bonjour Baudelaire), les autres mimant les lents, discrets flottements de modestes « paperoles » (bonjour Proust), que Pascal Boulanger a consacré de déjà longues années de sa recherche. Il livre ici ses analyses et ses conclusions. Il fallait, pour mener au mieux une telle tâche, un écrivain ayant lui-même la pratique de la poésie (au sens que je tente de donner à ce mot), un homme libre d'attaches idéologiques et institutionnelles, ouvert à des expériences d'écriture parfois à l'opposé des siennes, peu respectueux des frontières entre les genres littéraires, en prise avec le réel de son époque, doué d'une mémoire historique, résistant aux oukases, aux dogmes, aux divers terrorismes et aux lancinants chants des sirènes nihilistes de son temps. Pascal Boulanger est cet écrivain et cet homme-là.

Jacques Henric



Un écrivain & un journal anthologique

« lisant, cessant de lire, relisant et écrivant, je sors de moi-même, de l'emphase et de l'éternel reportage. Je lève et je baisse les yeux, je suis soudain très jeune ou très vieux, je suis sans regret. J'entends les mots, les phrases, j'entends autre chose. Et c'est toujours, à chaque reprise du livre, à chaque nouvelle lecture, un état neuf du langage qui se dessine, un espace de plaisir qui se crée ».

Dans « La Quinzaine Littéraire » de janvier 1996, Gérard Noiret présente Pascal Boulanger comme « lecteur de Nietzsche (...) de Joyce, de Clément Rosset, mais aussi des poètes comme Pleyne ». Par ailleurs, de Serge Martin on peut lire : « bibliothécaire, poète, lisant, faisant tel jour ceci ou cela... », et aussi, lors d'un entretien en 2005 : « solitaire intempêtif en bute à bien des incompréhensions mais une force incommensurable semble tenir son aventure d'écrivain dans une tension vive entre une joie inextinguible et un prophétisme nourri de fusées ». Fameuses *fusées* qui pourraient

aussitôt nous interroger sur l'auteur dans sa manière de nous ouvrir sa bibliothèque en homme d'esprit, autant qu'un certain Baudelaire n'a-t-il pas écrit une partie de ses « journaux intimes » dans le recul nécessaire pour un ton le plus détaché. Car, ici, aucune place à la polémique mais plutôt à une critique qui se veut sans concessions.

Patiente traversée de la « masse des pratiques poétiques contemporaines en France », souligne Claude Minière, pour l'auteur des *Fusées et Paperoles* ce n'est pas tant de savoir si une œuvre est poésie ou prose. Dans un entretien avec Philippe Forest, pour la revue Art Press en avril 2008, Pascal Boulanger précise :

« Dans mon livre, j'appelle poésie les textes qui fondent l'Histoire. Tenter une fondation poétique de l'Histoire avec ses débâcles et ses joies intimes, c'est ouvrir un monde – un présent du monde – qui marque un acte de rupture radicale avec la logique meurtrière des communautés ».

L'écriture comme moyen ou mouvement de « prendre l'initiative sur le chaos du réel » est une manière de déjouer - « là où triomphe le discours des experts » - le nihilisme contemporain. Pascal Boulanger n'est pas homme à se détourner du réel, mais bel et bien « de prendre en charge ce que l'on sait de lui ». Et cette aventure – qu'elle soit un tressage de joie et de douleur, de grâce et de violence – que peut-elle être vraiment si ce n'est « ma propre connaissance du pire et mon chant du oui », ou chant de l'affirmation.

Fusées et Paperoles n'est-ce pas l'aventure d'un livre qui nous invite à la rencontre d'autres livres, ou plus exactement d'autres voix, et plus précisément encore de ce qui pousse en avant et non ! à ce qui nous cloue dans une complaisance victimaire à se laisser périr.

La somme de livres et leurs auteurs (plus d'une centaine) que pascal Boulanger a choisi de chroniquer peuvent converger et diverger, s'opposer et se mêler, ce que *Fusées et Paperoles* me fait entendre, entre autre, c'est cette question déterminante et cruciale : Que signifie vivre ? et à laquelle Nietzsche répondait : « cela veut dire : rejeter sans cesse loin de soi quelque chose qui tend à mourir ». Le poète est le sage qui parle, se définissant lui-même comme « Etranger au peuple, et cependant utile au peuple » nous dit encore le philosophe prussien, mais utile dans quelle mesure ? Hors du contemporain que peut nous proposer le poème si ce n'est d'être porteur de questions. Ainsi, *Fusées et Paperoles* ne soulève t-il pas une toute autre interrogation autour de l'exercice de notre esprit critique qui, selon Nietzsche, est la preuve d'une bonne santé, « que des forces vivantes en nous sont à l'œuvre prêtes à faire éclater une écorce ». Pascal Boulanger est surtout et avant tout un écrivain *en faveur de la critique*. Et en tant que critique, Pascal Boulanger n'accuse pas, mais détourne son regard de toutes les vaines espérances. C'est en poète lucide que son cœur et sa raison se laissent vibrer et traverser, loin de la foule et de ses comédies barbares.

Extrait de « *Pascal Boulanger et l'engagement du poète dans le dégagement* », Nathalie Riera – à paraître en mars 2009 dans la revue La Pensée de Midi



Extraits Presse

Pascal Boulanger répond à un entretien avec Philippe Forest pour la revue Art Press, en avril 2008 :

La poésie, c'est-à-dire la pensée, n'est pas à spéculer à partir des sommets, mais à partir d'une expérience vécue. J'aime les livres inclassables et Salammbô de

Flaubert, Paterson de William Carlos Williams, Ulysse de James Joyce, Paradis de Philippe Sollers, Carrousels de Jacques Henric... sont des œuvres qui intègrent tous les registres, qui mêlent et qui visent, par la vision justement et l'audition, à la formation de la plus grande mémoire possible. Sont-elles poésie, prose ? Elles sont paroles qui parlent, à coup sûr, et qui parlent le « déjà-là » du monde et de son atroce misère surmontée. Dans mon livre, j'appelle poésie les textes qui fondent l'Histoire.

L'absolu, semble-t-il, dérange (...) Et pourtant. L'Absolu n'est-il pas, comme l'Infini (Défense de l'Infini) ce qui dessine un horizon qui transcende les subjectivismes et qui place tout véritable écrivain au-dehors de soi ? La visée d'Absolu n'est-elle pas ce qui maintient les livres de poésie à l'écart des « produits » soumis à la logique du marketing (une innovation chassant l'autre) et du Spectacle ? L'Absolu n'est-il pas la nécessaire ambition d'une œuvre qui n'a point le culte de la « poésie subjective » ? (...)

Traversant l'époque en poète, Pascal Boulanger, sait qu'il est utile, nécessaire, de garder vivante la mémoire des conquêtes passées (elles ne sont pas même passées) et qu'il en va, là, de rien de moins que d'une conception du Temps, et, sans soumission à la volonté de table rase, d'une sensation de l'instant absolu.

Claude Minière, « L'absolu, le subjectif » – Passages à l'Act, volume 3-4, 2007

Allègre traversée de la littérature, les pages de Fusées et paperoles privilégient les « travailleurs de la langue » et les livres inclassables. D'une section à l'autre, ce sont les avant-gardes et les modernités, les exils et les brûlures insomniaques, les écarts de tous côtés qui sont interrogés. Comment permettre à la littérature de redevenir « une question dérangeante » ? Comment habiter le monde autrement que par habitude, dans le jeu du langage et de la chair ?

(...)

Récusant avec Denis Roche et Henri Deluy le misérabilisme pleurnichard, le « bas lyrisme » surréaliste, l'enflure narcissique et « la gerçure paranoïaque », Pascal Boulanger revendique un « haut lyrisme » qui serait à la fois « connaissance du pire et chant de l'affirmation ». L'écrivain s'engage dans l'écriture. Poète ou romancier, il pousse l'acte d'écrire au paroxysme -- déploiement singulier de la langue, chant du monde et non du moi (Nietzsche).

Olivier PENOT-LACASSAGNE - à paraître en 2009 dans la revue Europe

Un livre de critique en poésie contemporaine est chose aussi rare que précieuse car la plupart du temps nous inflige-t-on bavardages ineptes à prétention "scientifique", anthologies, florilèges et renvois d'ascenseur que ne lisent que ceux qui y figurent.

(...)

En marge des ouvrages plus conventionnels, ce livre se veut une traversée personnelle dans les territoires de la poésie contemporaine, attentif à la fois aux

fusées fulgurantes de notre modernité tout comme à ses discrètes paperoles. Voilà donc un livre important qui devrait faire débat à l'heure où la poésie ne provoque plus rien.

Charles-Mézence Briseul – sur le site re-pon-nou, 2 avril 2008



Poésie politique
in « La poésie est dans la rue – 101 poèmes protestataires pour aujourd'hui »
Editions Le Temps des Cerises, 2008



Au programme de notre éducation nationale s'inscrit le message préétabli et l'analphabétisme encouragé par l'éducation à l'image et la priorité à l'expression orale (Ségolène Royal lors d'états généraux de la lecture et des langages, la même qui proposera, durant la dernière campagne électorale, la démocratie participative, cette farce où la doxa s'agite en vain). L'oubli de l'essentiel n'est jamais que l'échec d'un refoulement volontaire. On comprend mieux, par conséquent, que l'art aujourd'hui ne soit plus qu'un secteur de l'affairement culturel et que cet affairement s'identifie de plus en plus à la demande sociale – citoyenne – et à l'opinion générale.
(p.69)



Jamais ne dors
Editions Le Corridor Bleu, 2008



Quatrième de couverture :

Jamais ne dors marque une rupture formelle dans l'œuvre de Pascal Boulanger. Si ses précédents recueils (notamment *Martingale*, *Tacite*, *L'Émotion l'émeute* et *Jongleur*)

travaillaient le vers libre et le poème en prose, *Jamais ne dors*, en refusant la rétention du sens et des sensations, prend appui sur le vers ample et le verset claudélien.

Faut-il rappeler que le verset tire son origine de la Bible et... de la correspondance amoureuse ? Puisqu'il s'agit, avant tout, dans *Jamais ne dors* de faire dialoguer les passions humaines et de désigner – sans emphase mais dans la revendication d'un « haut-lyrisme » - l'amour sous toutes ses formes, éros, philia et agapè doivent se mêler dans le poème.

Jamais ne dors ne décèle par ailleurs aucune recherche de transcendance, aucun éloge d'un ailleurs ou d'un hors-temps plus vrai que nos contingences. Les versets s'enchaînent et génèrent leur conséquence, sans jugement préalable ou remords extérieur. Il s'agit d'examiner le lieu (notre théâtre) où s'interpénètrent les sphères de l'intime et de l'Histoire. (Prière d'insérer)

Site de l'éditeur - LE CORRIDOR BLEU

<http://www.lecorridorbleu.fr/index.php?rub=jnd>



(dernière parution)

Dans son dernier livre, Pascal Boulanger nous reçoit et on se laisse recevoir : il n'y a plus de démarcation entre là-bas et ici, hors de soi et en soi. Désormais il y a « *éclat et silence de ce qui passe et n'est plus là* », en d'autres termes il y a l'amour, qui selon P.B. se définit comme « *l'histoire d'une folie, d'un espace ouvert à l'insensé (...) un amour qui se multiplie en ses voyages* ».

Avec « *Jamais ne dors* », nous sommes invités à entrer dans la vérité, à rejoindre comme dans la musicalité d'un songe exil et miracle. Le texte multiplie à sa manière ses propres échappées dans le songe d'un espace-temps sensible, traversé d'aucun ressentiment, espace où se joue l'amour, autant sa grâce que son abîme.

Le déploiement du temps semble n'avoir lieu que dans ce qui s'endort, « *en plein dans le sommeil* », à cet endroit de l'absence et de l'exil si nécessaires à l'amour de combler l'être malgré le manque. C'est dans la séquence qui suit que se définit au mieux l'amour comme rencontre insufflant au poète de se porter sans crainte et sans faillir vers ce qu'il nomme l'amour absolu :

C'est un amour absolu

S'il s'abaisse, je le vante. S'il se vante, je le vante davantage

Un amour qui n'a pas de lien

Qui se révèle dans la distance

Dans le corps qui est tout entier dans la voix

Un amour qui ne rêve pas de perversion

Qui se situe au-delà de toute interprétation

Qui ne met pas, contre ses yeux, la parole du destructeur.

L'amour absolu ? Avec lui qu'il apprend, avec lui qu'il peut encore s'enrouler « *dans la chaleur en dessinant les contours de l'instant* », avec lui qu'il est rendu, non pas esclave à l'aimée, mais avec ce qu'il lui reste de plus libre et de plus enjoué, pouvant ainsi accueillir cet absolu et l'abriter dans sa demeure silencieuse. Chez P.B. l'aimée est une évadée, qui seule connaît la sensualité du repos et du sommeil. Mais elle est aussi et surtout « *une parole sans reproche qui autorise l'écriture, en souligne la beauté* ».

Quand un regard vous reçoit c'est un regard qui vous soutient et vous met en demeure de vous dérober à tout ce qui est haïssable et vous éloigne du « *simple fait d'exister* ». Avec l'évadée se déroule ce « *qui n'est que de passage* » comme peuvent l'être « *Le songe/L'extase/Et la tendresse* ». Et c'est parce qu'il y a exil, séparation, manque et absence que d'aimer de toute éternité n'est ni vain ni insensé. Sous la plume de P.B. l'évadée est la passante, l'étrangère, celle qui ne se tient pas « *à l'étroit de l'asthme !* ». Elle est faite de tous les contrastes et de tous ces verbes qui la vantent et font la force d'aimer, et qui n'est rien d'autre que de vivre délié, dénoué, élargi. L'aimée peut fuir à tout moment, c'est dans le sommeil qu'elle disparaît et c'est dans son sommeil à elle que l'aimé peut dormir.

A la question : qui est-elle ? Elle est ce qu'elle-même ne sait pas et ce qu'elle ne veut même pas savoir, répondrait Pascal Boulanger. La vérité et l'amour ne sont pas à savoir. D'ailleurs, comme tous ses livres précédents, nous retrouvons cette même volonté infailible de ne pas défendre l'amour mais le prôner contre « *la parole du marchand* ». Et lorsqu'un poète est ainsi visité par la grâce et l'abîme d'aimer et d'être aimé, comment rêve et réalité peuvent-ils se prolonger dans un même espace-temps, et trouver accord contre ce qui en soi ne triomphe plus ? Très vite, nous pouvons retrouver notre position d'esclave ou de naufragé, lorsque des lèvres toutes frémissantes nous les quittons pour retourner « *aux bouches tremblées d'épuisement* ». Et néanmoins, toute demeure en soi est-elle en péril ou sous la menace de s'effondrer : « *Il y a ce retournement inattendu de la malédiction en exultation* ».

Pascal Boulanger précise que l'amour est seul au monde. Seul, mais arraché à « *l'ordre fou des hommes* » aux « *passions tristes* », à l'aversion, à l'idolâtrie, à la haine de l'amour et au « *règne où le divin ressemble à un viol* ».

Notre époque est-elle à cette « *parole qui n'aime pas* », s'il y a bien une vérité à laquelle nous pouvons souscrire : « *Lutter contre le mal est lui faire trop d'honneur* ». Et parce que l'amour est solitude et retrait, on ne peut ni l'épuiser ni disposer de lui, seulement se laisser envahir par sa bienveillance qui se déverse à brassées dans le sommeil du monde.

Dans [L'art de l'éphémère \(Figures de l'art 12\)](#), Alicja Koziej range Pascal Boulanger parmi les poètes majeurs du XXème siècle, citant Jules Supervielle, Pierre Reverdy, Saint-John Perse, Philippe Jaccottet, André du Bouchet.

« Allègre traversée de la littérature », selon les termes de O. Penot-Lacassagne, pour ma part, j'y ajouterai : vivante traversée d'un écrivain confronté à l'amer du quotidien, mais dont l'art n'est pas de donner libre carrière à l'aphasie et au vide anémiant, mais de convoquer avec joie et rage le *sum, ergo cogito : cogito, ergo sum* (Je vis encore, je pense encore : il me faut encore vivre, car il me faut encore penser).

Extrait de « *Pascal Boulanger et l'engagement du poète dans le dégagement* », Nathalie Riera – à paraître en mars 2009 dans la revue *La Pensée de Midi*

A propos de la note de lecture sur *Jamais ne dors* : paru également dans la revue *Imp'Act d'ici & ailleurs*, N°2, 4^{ème} trimestre 2008



Et je reçois, je suis reçu : toute hors de moi et toute en moi, toute là-bas et aussi toute ici.
(p.13)

Quelqu'un est là, soudain, qui n'était rien pour toi

Là où je n'étais pas mais où brutalement je me trouve.
Quand l'éclair d'un signe déchire la trame du monde, je suis en demeure d'être là, dans cette déchirure, ou de m'anéantir

Car on n'entre pas dans la vérité si ce n'est pas l'amour

Et les commis, au service du monde, me jettent la pierre !
(p.17)

Elle prend garde à la tentation de l'abîme, mais s'en tient proche car sans sa résonance, que peut-elle entendre du monde ?
(p.35)

Quand les mots manquent parce qu'ils sont épuisés
(p.36)

Elle est amour et ne veut même pas savoir ce qu'est l'amour
(p.41)

Extraits Presse

Pascal Boulanger composait jusqu'ici – pour emprunter au lexique musical – une poésie « spectrale », posant les sons, les laissant vivre: il passe ici à un traitement plus délibéré de la masse sonore. Autre analogie, il aurait changé la pointe sèche pour la peinture... Bref, le vers s'allonge, se recompose, la prose s'y glisse et parfois l'envahit, si bien qu'une vie très diverse anime ces quelque cinquante pièces très liées, au point d'approcher l'idée d'une « poésie ininterrompue » qui, quoi qu'on en dise, avait si bien réussi à Eluard.

Jean-Marie Perret (à paraître en 2009 dans « Artpress »)

Livre de veille et d'éveil. Livre qui s'entrouvre, avec lenteur, à l'autre, à « elle », au désir, à l'intime. Livre salutaire et parfaitement décalé, s'immisçant entre poèmes,

versets, aphorismes pour se frotter au monde, ailleurs, à Venise ou en Orient, partout où la vie vibre et où « mille mémoires hantent les cristaux de roche ».

**Avec elle, je suis loin des autres voix
Des diables pliés vomissant des grenouilles
De l'enfer qui n'est jamais assez rempli à leurs yeux !
Son corps adoré s'efface en me donnant son souffle
Il passe en rêve vers des villes changées en mer.**

Newsletter des Editions Wigwam, le 11 décembre 2008



... j'envisage plutôt la poésie comme l'essence même d'un langage qui prophétise, rayonne et résonne, comme la figuration de l'être-là où s'élance un temps sans durée ni chantage. Je crois saisir la pertinence de ce propos d'Artaud : « Et s'il est encore quelque chose d'infernal et de véritablement maudit dans ce temps, c'est de s'attarder artistiquement sur les formes, au lieu d'être comme des suppliciés que l'on brûle et qui font des signes sur leurs bûchers ».

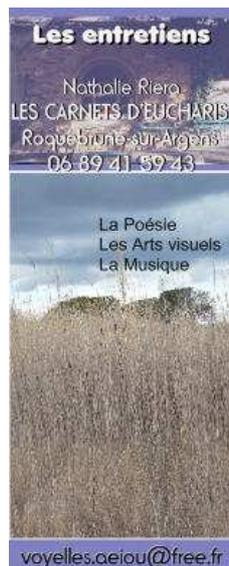
Des suppliciés que l'on brûle, oui, et pourquoi pas aussi des anges que l'on délivre de la détresse. La poésie, la charité est cette clef.

(Extrait d'un entretien « Pascal Boulanger ou la joie du poème contre les idées reçues », par Serge Martin, en septembre 2005).



Entretien avec Nathalie Riera

©Les entretiens des Carnets d'Eucharis, 31 octobre 2008



La merveille du simple, le surgissement de l'inattendu et la grâce d'un présent qui s'offre dans sa présence, ne sont plus au programme. Il s'agit, à grande échelle, de se justifier, de se culpabiliser d'être né, de marchander (dans le commerce des sentiments), de produire et de consommer. Or, et vous avez raison de citer Hölderlin, la parole et le langage devraient être ce qui déterminent l'habitation poétique du monde. Et si vous souhaitez mettre un peu de lumière dans votre espace

intime comme dans le monde qui vous entoure, vous êtes bien obligés de déployer une écoute et un langage qui feront face aux convulsions folles et fermées de l'Espèce. Tous les espaces et tous les temps traversés sont, en effet, en péril. Le dernier homme pour Nietzsche n'a plus comme horizon que lui-même. C'est pourtant la singularité d'une voix qui, même en prêchant dans le désert, peut rendre compte du jour spirituel d'un présent qui fête les noces du ciel et de la terre et qui tente de sauver ce qui reste d'humain dans l'homme.

LIRE L'INTÉGRALITÉ de l'entretien sur le site
<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/pascal-boulanger/>



Et à paraître

Cherchant ce que je sais déjà - L'Amandier, 2009 – Un ciel ouvert en toute saison – éd. D'Ici et ailleurs, 2009

La collection Wigwam accueillera Pascal Boulanger en automne 2009 en publiant un ensemble inédit intitulé « L'échappée belle ».



©Dossier réalisé par Nathalie Riera
avec l'aimable complicité de Pascal Boulanger
Décembre 2008

